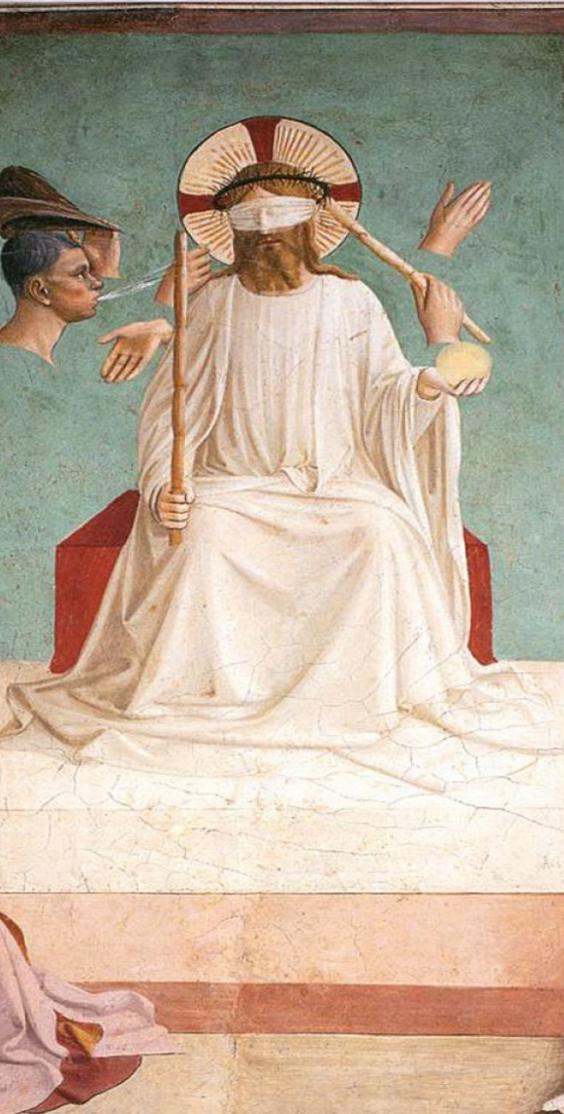




100 Questions sur Dieu

Emmanuel Pisani (dir.)
**Georges Cottier • Robert
Le Gall • Pierre Gardeil •
Gilles Emery • Michel
Gourgues • Jean-Marie
Auwers • Jacques Arnould •
Georges Lauris •
Jean Prignaud • Maurice
Gilbert • Pierre Debergé**



ARTEGE
ÉDITIONS

100 Questions sur Dieu

100 QUESTIONS

SUR DIEU

Ouvrage collectif

sous la direction d'Emmanuel Pisani

ARTÉGE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

après laquelle soupirait si fort cette fille, est cela. Il n'y a pas d'autre voie pour échapper à la spirale infernale où nous conduit l'égotisme. Nous croyons y trouver un nous-même particulièrement heureux, personnel, intime et jouissif, mais il n'y a en fait que débandade et échec. Ce n'est pas être pessimiste que de le dire. C'est la réalité, parce que l'existence est poreuse.

E.P. : La réalisation de ce qui fait que nous sommes des hommes passe par la connaissance du Christ mais nécessite-t-elle la communion avec le Christ ?

P.G. : Je crois que ce geste de la communion est un geste sauveur qui bien loin de nous abolir comme sujet humain nous exalte, suscite notre force, notre confiance, notre élan, notre foi car le christianisme a inventé l'histoire. Parce que nous sommes ressuscités déjà avec Lui, alors nous pouvons aller et faire confiance à notre entreprise parce qu'elle peut toujours s'ouvrir à la solidarité par le biais de cette charité surnaturelle, à condition de ne lui donner aucune clôture. Ce n'est pas la faute des juifs, des patrons, des Arabes... C'est cela la mort, c'est la haine perpétuée dans laquelle nous trouvons un « nous » fallacieux et momentanément encourageant, rassurant. Non, il faut aller au-delà, il n'y a qu'une unité possible, c'est celle du Corps du Christ qui est sans limite parce que c'est celle du Fils de Dieu.

E.P. : Dans le cas d'un monde marqué par la culture de la sécularisation, qu'en est-il de cette communion, de ce désir qui est au cœur de l'homme ?

P.G. : Je crois qu'il est toujours présent. Chez les hommes les

plus éloignés de Dieu, il suscite toujours, lorsqu'ils ont la fibre contemplative des œuvres que nous admirons, il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour concevoir la poésie ou la musique et néanmoins, elle y porte presque invinciblement.

E.P. : Vous disiez que les chrétiens ne sont pas forcément meilleurs que les autres mais ils sont meilleurs que s'ils n'avaient pas été chrétiens.

P.G. Les gens disent, en voyant le comportement d'un chrétien qui n'est pas bon, qui a été avide, injuste ou méchant : « c'est bien la peine qu'il soit chrétien ». Quel dommage ! Cela veut dire que si nous étions chrétiens nous serions remarquables. Je ne sais pas si je suis meilleur que les autres, sûrement pas, mais je sais de source sûre que je suis meilleur que je ne serais si je n'avais cette force du Christ qui me maintient même quand j'ai envie de désespérer.

E.P. : On dit parfois que le Christ est une personne attachante, mais c'est l'Église qui est repoussante. J'ai même entendu un catéchumène dire : « Moi je choisis le Christ mais pas l'Église. » Comment réagiriez-vous à une telle affirmation ?

P.G. : Je puis dire certainement qu'il y a bien des gens qui ont eu, loin de l'Église, des mouvements de sympathie, voire d'amour, envers le Christ qui sont des mouvements émouvants, on ne va pas les récuser ni les éloigner. Toutefois, la question posée n'a pas beaucoup de sens. Le Christ, oui, l'Église, non. Mais qu'est-ce qu'Il est venu nous donner ? Il n'est pas venu nous donner une morale, puisque nous l'avons déjà vu, nous l'avons dit, la morale chrétienne n'est pas tellement différente des autres ? Les morales se ressemblent et les morales de toutes

les sages ont quelque chose de souverainement bon, alors qu'est-il venu nous donner ? Un salut. Et ce salut, comble cette attente formidable que le péché a sans cesse tenté de détruire en nous et qui est d'être assumé dans un être plus grand que le nôtre dont nous deviendrions les membres, Ce « je veux être toi », ce que tout amour dit en ce monde, Jésus est venu y apporter solution. Ce qu'Il est venu nous donner, n'est pas un texte, Il est venu nous donner son Corps. Et qu'est-ce c'est que ce Corps sinon l'Église, naturellement ? C'est le lieu où est refait le geste qu'Il nous dit de refaire : « Faites ceci en mémoire de moi. » L'Eucharistie étant le cœur de l'Église, l'Église, le lieu du salut, c'est elle qui nous engendre au salut. Nous pouvons renaître au salut dans cette fontaine baptismale.

Autrement dit, dire « non » à l'Église revient en fait à dire « non » au Christ. Cela dit, on a bien le droit d'être anticlérical ; à tout empiétement du clergé sur la vie et la liberté politique, sociale, professionnelle, etc., on a le droit d'y opposer notre esprit critique. Cet empiétement est toujours possible, – mais pas aujourd'hui en France où les clercs ont si peu de pouvoir ! En revanche, en profondeur, appartenir à l'Église nous sauve, c'est pourquoi on peut, tout à fait du même cœur, être critique et exigeant vis-à-vis d'elle et souverainement reconnaissant comme on l'est envers celle sans qui on n'aurait pu être sauvé. Et au fond, ce corps mystique que nous sommes en elle, que nous serons visiblement ou plutôt réellement un jour, que nous sommes déjà en espérance, et en commencement de réalisation, est une autre manière pour l'humanité d'être faite à l'image de Dieu.

Il est dit dans la Bible que Dieu fit l'homme à son image. Dieu, je ne sais pas trop ce que c'est. Mais ce Dieu que m'a révélé Jésus-Christ, est la Sainte Trinité. Jésus ne parle jamais que du Père, Il va nous conduire au Père, son Père, notre Père. Il n'est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

G.E. : Le mot est apparu dès le II^e siècle pour exprimer la foi du Nouveau Testament, en particulier pour résister à la tentation de réduire à l'unité toute forme de pluralité des personnes. Cette tentation était celle d'une hérésie qui concevait la personne de Jésus comme une simple manifestation du Père Lui-même, comme s'il n'y avait pas de véritable altérité entre Jésus et son Père, comme si le Christ né de la Vierge Marie n'était qu'une forme que revêt le Père lorsqu'Il se manifeste aux hommes. L'Église a fermement écarté cette conception. Pour dire l'individualité personnelle de Jésus, son altérité avec le Père et donc sa véritable obéissance dans la chair, pour exprimer la vérité personnelle de la Passion du Christ, les théologiens chrétiens ont forgé le mot « Trinité ». Cela a permis d'exprimer l'altérité du Père, du Fils et du Saint-Esprit dans l'unité.

E.P. : L'intelligence peut-elle concevoir l'égalité entre l'unité de Dieu et un Dieu trine ?

G.E. : Avant d'en arriver aux explications pointues, il faut d'abord dire que notre connaissance de la Trinité provient de deux données fondamentales. Premièrement, elle est issue de la reconnaissance de la divinité de Jésus et de la divinité de l'Esprit Saint. C'est en confessant que Jésus est Dieu, et en reconnaissant que l'Esprit est Dieu avec le Père et le Fils, que l'on en vient à reconnaître la Trinité. Deuxièmement, notre connaissance de la Trinité implique aussi la distinction mutuelle du Père, du Fils et du Saint-Esprit : le Nouveau Testament nous montre que l'un n'est pas l'autre ; les trois agissent ensemble mais chacun intervient sur un mode qui lui est propre, sans confusion. Sur ces bases, l'Église a progressivement approfondi l'intelligence du mystère qu'elle tient. Certains Pères de l'Église, puis d'autres théologiens, ont développé l'idée des

relations : les personnes divines peuvent être saisies par l'analogie de relations qui ne divisent pas l'être divin. Ainsi, la théologie chrétienne a pu affiner sa connaissance de Dieu Trinité en saisissant le Père, le Fils et le Saint-Esprit à travers les relations qu'ils entretiennent mutuellement : ces relations disent l'identité des personnes, leur distinction et leur unité. Non seulement les personnes divines ont des relations, mais elles sont ces relations. On balbutie ainsi le mystère de l'altérité personnelle dans l'unité de Dieu.

E.P. : La Trinité est-elle une connaissance savante de Dieu par opposition à une connaissance biblique ?

G.E. : C'est un préjugé que l'on entend parfois. Il est en réalité très superficiel, puisque c'est dans le Christ et dans le témoignage biblique que l'Église puise sa foi en la Trinité, hier comme aujourd'hui. La foi en La Trinité, c'est la foi en Dieu qui se révèle tel qu'Il est. Croire en la Trinité, c'est croire que si Dieu s'est révélé par son Fils Jésus et par le don de l'Esprit, c'est parce qu'en Lui-même Dieu est véritablement Père, Fils et Saint-Esprit. Les chrétiens tiennent donc que la foi biblique n'est pas un mirage, mais que Dieu se révèle et se donne à nous tel qu'Il est en Lui-même, nous ouvrant l'accès à son propre mystère.

E.P. : Les témoins de Jéhovah soutiennent que la doctrine de La Trinité, telle qu'elle est représentée par le Credo de Nicée, ne peut pas être acceptée comme vérité biblique parce qu'elle n'a pas été développée avant 325 av. J.-C. Dans quelle mesure cette critique est-elle pertinente ?

G.E. : Il faut revenir à un donné plus fondamental, indissociable

du témoignage biblique, qui est celui de l'expérience chrétienne. Croire en la Trinité, c'est exprimer la réalité même du salut. Pour les chrétiens, le rapport à Dieu le Père est vécu par l'union au Christ, dans le don du Saint-Esprit. La Trinité est là. Dire la Trinité c'est donc dire la source et l'événement même du salut. C'est ce que l'Église signifie en célébrant le baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. La formulation d'une doctrine, c'est-à-dire d'un enseignement en termes rationnels, organisés et cohérents, constitue une étape postérieure à cette expérience. Le problème des témoins de Jéhovah tient sans doute au fait qu'ils ne reconnaissent pas la divinité de Jésus. Leur expérience religieuse et le rapport à Dieu qu'ils professent ne sont pas liés à la divinité de Jésus : leur compréhension du salut n'est pas liée à cette unité entre Jésus et son Père qui est au cœur de l'expérience chrétienne. Il y a là une différence radicale qui touche le cœur de la foi. Il va de soi que, si l'on ne reconnaît pas que Jésus est Dieu et que l'Esprit répandu par Jésus est aussi Dieu, la doctrine de la Trinité est vidée de son sens. On peut observer par ailleurs d'autres aspects du problème. Les témoins de Jéhovah lisent la Bible en la détachant de la Tradition de l'Église ; pourtant si la Bible nous a été transmise, c'est parce qu'elle était liée à une foi et à une expérience, c'est-à-dire à ce que nous appelons « Tradition de l'Église » (comprenant les définitions conciliaires de Nicée et de Constantinople sur l'égalité de divinité du Fils et du Saint-Esprit). Cela dit, on doit distinguer la réalité-source, attachée au témoignage biblique, et l'explicitation de cette réalité. Ce n'est pas parce qu'une doctrine n'est explicitée qu'à un moment donné de l'histoire (pensons aux conciles) que la réalité visée n'a pas existé avant cet acte d'explicitation.

E.P. : On parle d'un Dieu en trois personnes. Que faut-il

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

L'histoire du petit Jésus est-elle le plus beau conte de Noël ?

Georges Lauris

Au commencement était la nuit. Une nuit vive de la présence de l'Enfant, nuit ennoblie du parfum d'une reine et des abeilles, nuit illuminée de l'étoile. Au commencement était une prairie, un bœuf, un âne. Au commencement était le Verbe, Jésus, Ieschoua, le Sauveur du monde, le Libérateur. Au commencement était une naissance riche d'espérance pour l'humanité captive. On retrouve dans les Évangiles tous les ingrédients de l'imaginaire. Ce récit de la Nativité est-il le plus beau conte de la Terre ?

E.P. : Cette naissance de l'Enfant Jésus est-elle un conte ?

G.L. : La naissance de Jésus de Nazareth à Bethléem n'est pas un conte, mais un Événement raconté avec cette naïveté qu'est la tendresse humaine. Cette naissance est rapportée par Luc, l'évangéliste tendre. Elle a, paradoxalement, à la fois la taille d'un fait divers et la gloire du merveilleux. C'est ce contraste qui l'assimile au conte. Le croyant seul fait de ce récit la vraie lecture : l'Événement historique et transhistorique, enraciné à la fois dans la lumière de Dieu et cette cavité est la nuit terrestre.

E.P. : On a cependant vraiment l'impression de vivre dans un univers imaginaire !

G.L. : Oui, mais l'impression est aussi la vérité d'être dans le

merveilleux. C'est l'inimaginable qui est réalisé : Dieu fait chair ; Dieu non seulement sous forme humaine, mais au plus bas de l'humain : Dieu fait gosse, Dieu fait gamin, Dieu issu de la femme, Dieu dans un berceau de paille.

E.P. : Ce style poétique, merveilleux se retrouve-t-il dans d'autres épisodes de la Bible ?

G.L. : Parfaitement. Je dirai même qu'on y trouve des contes pour enfants. Dès l'âge de sept ans, alors même que l'on n'est qu'un enfant, on peut déguster les aventures de Babel, du Déluge, de Jonas, des trompettes de Jéricho. Josué arrête le soleil comme mon père a arrêté l'ennemi à Verdun. Quant à cette baleine qui a accordé l'hospitalité au prophète Jonas, n'est-elle pas extraordinaire ? Quand on me lut la Bible pour la première fois, ma mère trouva les mots pour m'expliquer combien Dieu aimait et respectait les enfants. Ces récits emplis de merveilleux sont tout simplement la vérité à portée des enfants. Et de fait, il faut savoir être enfant pour comprendre la vérité. La vérité est si grande qu'il faut avoir le cœur d'un enfant parce que lui seul a le cœur ouvert sur l'infini. Sur terre, il n'y a pas cœur plus gros que celui d'un petit. Et Jésus n'a pas dit autre chose dans l'évangile selon Saint Matthieu : « Si vous ne devenez pas comme des gosses, vous n'entrerez pas dans mon Royaume » (Mt 18, 3).

E.P. : Comment peut-on affirmer sans être pris pour fou que cette histoire, racontée sous la forme d'un conte, est vraiment la réalité ?

G.L. : Qui donc est fou ? Le croyant ou celui qui reste à la porte de l'étable de Bethléem ? Il fut un temps où dans les campagnes,

les hommes qui assistaient aux obsèques ne rentraient pas dans l'église. Et les femmes, le chapelet à la main, soupiraient : « Mon Dieu, pardonnez aux pauvres fous. Comme les papillons, ils se heurtent à la lumière et s'aveuglent. »

E.P. : Vous avez écrit Mille et une nuits avant Noël. Comment feriez-vous la différence entre ces contes et l'Évangile et sa part d'imaginaire ?

G.L. : Ces contes des *Mille et une nuits avant Noël* ne concernent que l'Ancien Testament. Qu'ajoutent-ils au texte de la Bible ? Une version poétique, une sensibilité, une dose d'imaginaire. Bref, les ressources propres au poème, en premier lieu, et peut-être un parti pris d'humilité, d'innocence, de liberté. Avec l'Évangile tout change. Les récits des évangélistes obéissent à d'autres normes. Contrairement à la Bible hébraïque qui comporte une diversité de genres littéraires – historique, code moral, poèmes, rituels liturgiques – les quatre Évangiles constituent un seul récit avec seulement quelques variantes. Ici, la parole est en acte : le Verbe s'exprime directement. Non seulement Il a la parole, mais Il est la Parole. Il réalise la prophétie dont le Buisson du Sinaï n'était que la figure. Ses rédacteurs consignent « les paroles et les actes » de leur Maître. Ils ne recourent jamais à l'histoire et à la mémoire de leur peuple. Surtout pas à la mythologie ou à la cosmologie de la Genèse.

E.P. : Dans l'Évangile, le Christ n'a pas peur de recourir à l'imaginaire. Il était une fois un homme, et un autre, et un pauvre et un riche... Que nous enseignent les paraboles du Christ d'éternellement vrai ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Adam et Ève : saga de l'humanité ?

Jean Prignaud

Adam et Ève, deux noms communs et pourtant mystérieux. Le récit de la création n'est pas une description historique, mais il nous donne la clef pour déchiffrer la nature de la relation qui unit l'humanité à Dieu. Ce « poème » est essentiel au croyant car il nourrit sa foi et son espérance ; il est aussi essentiel à quiconque veut comprendre quelque chose de la religion judéo-chrétienne et éviter une présentation caricaturale, forcément erronée.

E.P. : Quelle est la première phrase de la Bible ?

J.P. : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ». On peut donner des traductions un peu différentes, mais celle-ci est la plus courante, la plus normale.

E.P. : Cette notion de « commencement » est-elle importante ?

J.P. : Il est assez courant actuellement de distinguer entre commencement et origine. C'est un trait commun aux civilisations de chercher d'où l'on vient. C'est la vocation des généalogies. L'évangile de Luc présente une généalogie ascendante : on part de Luc pour remonter à Adam qui fut de Dieu. Cette notion de commencement est une notion historique. Elle est humaine, car en Dieu, il n'y a pas de commencement. Dieu est éternel, il n'y a donc pas de temps en Dieu. Le commencement du temps apparaît avec la création. L'origine, c'est l'origine de l'être humain.

E.P. : Qui est cet Esprit de Dieu qui planait sur les eaux ?

J.P. : Ce que nous allons appeler le Saint-Esprit dès lors que nous aurons reçu la plénitude de la Révélation, se trouve déjà dans l'Ancien Testament. L'Esprit de Dieu est une notion d'abord vague, peu définie, et qui connaît au cours de la Révélation une précision de son sens. Peu à peu, on parvient à identifier cet Esprit de Dieu à la Troisième personne de la Trinité. Mais dans l'Ancien Testament, le Dieu Trinité se révèle d'abord comme Père. Ce que nous dit l'Écriture sur l'Esprit de Dieu, c'est qu'il sait ce que Dieu sait. L'Esprit est plus proche des Anges que de l'homme, car comme les Anges, l'Esprit est un missionnaire. Je ne dis pas que l'Esprit est serviteur de Dieu, mais le fonctionnement de l'Esprit de Dieu dans l'Écriture est celui-là, il est celui qui communique avec les hommes. Dans certains textes, on parle de Dieu, dans d'autres de l'Esprit de Dieu ou encore cette formule archaïque « l'Ange du Seigneur ». Cet Ange n'est pas un ange ordinaire, mais il est en réalité ce que d'autres textes appelleront l'Esprit de Dieu.

E.P. : Quel est le symbole de l'eau dans ce récit ?

J.P. : La notion d'eau est liée dans la mythologie à l'abîme. C'est donc quelque chose de négatif dans la pensée au Moyen Orient, dans les pensées religieuses qui cherchent les origines et le commencement. Le texte ne dit qu'une chose, c'est la bonté de la création. Or, vous avez remarqué que non seulement l'eau n'est pas dite créée mais que la ténèbre n'est pas non plus dite créée. Pourquoi ? Parce que ce sont des valeurs négatives, mais cela ne veut pas dire que ce sont des choses qui n'ont pas été créées par Dieu. Derrière ce récit se profile une tradition biblique qui refuse de considérer que Dieu a créé le mal. On la

retrouve jusqu'à l'épître de saint Jacques qui dit que la tentation ne vient pas de Dieu.

E.P. : Dans ce récit, y a-t-il une constante, un élément qui revient de manière redondante comme si, au-delà des éléments créés et de leur ordre, l'auteur voulait insister sur un point particulier ?

J.P. : En relisant ce texte, ces premières pages de la Bible, nous pouvons remarquer que le mot « bon » revient constamment, c'est le refrain de ce premier récit : Dieu vit que cela était bon et le mot « mal » sous une forme ou sous une autre n'existe pas dans ce premier récit. Il sera dans le second récit de la création, avec le bien d'ailleurs. Mais le premier récit nous dit uniquement que la création faite par Dieu est bonne. Tout ce que Dieu a créé est bon.

E.P. : Chaque religion a ses récits de création, et une lecture parallèle du livre de la Genèse à d'autres récits de création, comme ceux des religions hindouistes, manifestent un certain nombre de ressemblances. Le récit de la Genèse serait-il qu'un simple récit mythologique ?

J.P. : À l'époque de la découverte des textes anciens du Moyen Orient et essentiellement des textes de la tradition assyro-babylonienne, on s'est effectivement rendu compte que nombre de récits étaient très proches de ceux de la Bible : on trouvait mention de la création, d'un arbre de vie, du déluge, etc. Beaucoup de laïcs, peut-être athée, peut-être anti-religieux, ou disons agnostiques, en ont déduit que le récit biblique n'était finalement qu'un mythe parmi d'autres. Le mot « mythe » a pris alors une connotation négative. On a cru alors que pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ce domaine. Le plus souvent, elles cherchent à « ouvrir » le sens du texte. La seule Bible que je connaisse qui donne des informations systématiques sur la manière dont le texte a été interprété dans l'Antiquité chrétienne, c'est la Bible d'Alexandrie, qui est pourtant une entreprise universitaire. Cette collection se propose de traduire le texte de l'Ancien Testament, non pas d'après l'hébreu ou l'araméen, mais d'après le grec, et donne donc un reflet très fidèle de la manière dont la Bible a été reçue dans l'Antiquité chrétienne.

E.P. : Quand on ouvre une Bible, on peut y voir également des titres de chapitres. Ces titres ont-ils été ajoutés par les traducteurs ou bien figurent-ils sur les originaux ?

J.-M.A. : Dans la grande majorité des cas, titres et intertitres sont de la plume des traducteurs. Pour quelques livres de l'Ancien Testament – par exemple les Proverbes – il y a quelques intertitres, mais ce sont des cas tout à fait isolés.

E.P. : Le titre ne risque-t-il pas de fausser, d'infléchir l'interprétation du texte ? Par exemple, pour ce qui est des dix plaies d'Égypte, nulle part le chiffre « dix » n'est mentionné dans le récit de l'Exode. On aurait pu prendre comme référents les prodiges ou les miracles et on serait parvenu à douze. On aurait donc pu retenir comme titre : les douze miracles ou les douze prodiges.

J.-M.A. : Le risque est bien réel, et c'est pourquoi certaines Bibles s'interdisent d'ajouter quoi que ce soit dans le texte biblique, par exemple des intertitres. La Bible Bayard n'en a pas. La Bible parue dans la « Bibliothèque de la Pléiade » n'en a pas non plus. La Bible d'Alexandrie a des intertitres, mais dans

le registre d'annotation. D'un autre côté, il faut reconnaître que ces intertitres sont tout de même bien commodes lorsqu'on cherche à retrouver dans le texte biblique un passage dont on ne connaît pas la référence.

Pour aller plus loin :

- *La Bible en français. Guide des traductions courantes.* Bruxelles : Lumen Vitæ (diffusion : Le Cerf), 2002, 144 pages. (Connaître la Bible, 11/12).
- *La Lettre et l'esprit. Les Pères de l'Église, lecteurs de la Bible.* Bruxelles : Lumen Vitæ, 2002, 80 pages. (Connaître la Bible, 28).
- Jean-Marie AUWERS (coll.), *Bible et Théologie, L'intelligence de la foi*, Le livre et le rouleau, 2007.

Jean-Marie AUWERS : bibliste de formation, il a rédigé une thèse de doctorat sur la configuration littéraire du Psautier. Il enseigne aujourd'hui la patrologie à l'Université catholique de Louvain (Belgique).

1. Donald DAVIDSON. *Expressing Evaluations*, Lawrence, 1984, p. 20 (cité par MACINTYRE. *Quelle justice ? Quelle rationalité ?* Paris : PUF, Léviathan, 1993).

2. Martin LUTHER. *Œuvres VI*. Genève : Labor et Fides, 1964, p. 194-195 (cité par Thomas RÖR. *Traduction et paratexte*, dans *Foi et Vie*, septembre 2002, p. 55).

Quelle est la philosophie des livres de Sagesse ?

Maurice Gilbert

La Bible est la bibliothèque des livres saints. Il est possible de les classer suivant l'époque où ils ont été écrits, la langue dans laquelle ils ont été rédigés ou leur genre littéraire. S'il y a dans la Bible des livres portant sur la Loi, des livres historiques, des livres prophétiques, on a coutume de distinguer également des livres sapientiaux, dits livres de Sagesse. En quoi consiste cette Sagesse biblique ? En quoi se différencie-t-elle des philosophies antiques ? Quelle en est l'actualité ?

E.P. : Quels sont les livres de Sagesse que l'on trouve dans la Bible ?

M.G. : On les retrouve essentiellement dans l'Ancien Testament. On distingue tout d'abord trois livres qui furent écrits en hébreu et qui se trouvent dans la Bible hébraïque, en usage dans le judaïsme : le livre des Proverbes, le livre de Job et le livre de l'Ecclésiaste. À côté de ces trois livres, nous en avons deux autres qui nous viennent également du judaïsme de l'Antiquité, mais par la version grecque dite Septante : le livre du Siracide et le livre de la Sagesse de Salomon.

E.P. : Pour quelles raisons le Siracide et le livre de la Sagesse ne figurent-ils pas dans les Bibles protestantes ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Christ tout seul, ce n'est pas nous seuls, mais c'est le Christ total, c'est le Fils total.

E.P. : La Loi est présente dans les Psaumes. Les Psaumes 1, 18/19 et 118/119 en soulignent les bienfaits. Comment louer la Loi de Dieu, alors même que l'idée de loi est entachée pour nous de celle de contrainte ?

R.L. : La Loi, ou le commandement, apparaît dès les premières pages de la Bible. Dieu dit, Dieu commande, et Il commande aux hommes de manière positive : « Croissez et multipliez-vous » (*Gn* 1, 28). Le Dieu créateur crée aussi une Loi, qui régule la création. Dans le deuxième récit, Dieu commande un certain nombre de nécessités : « Tu ne mangeras pas du fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin » (*Gn* 3, 3). Le commandement de Dieu s'avère sérieux, il rappelle que Dieu est Dieu et que Lui seul est Dieu. Nous ne sommes que des créatures. Nous n'avons pas à nous plier par contrainte à une Loi de Dieu, qui nous paraîtrait extérieure, mais nous avons à entrer dans un fonctionnement, dans une structure qui nous dépasse certes, mais qui est garante de notre épanouissement authentique. La Loi n'est pas contre l'homme. Au contraire, elle est pour l'homme. Tout l'itinéraire spirituel d'un homme ou d'une femme consiste à percevoir la Loi non pas comme la rivale de ma liberté, mais comme la fondation de ma liberté. Les enfants ne perçoivent pas tout de suite le bien-fondé de certaines injonctions, ou de certains commandements de leurs parents. « Ne pas mettre les doigts dans les prises de courant » n'est pas intenter à leur liberté, mais c'est au contraire les préserver d'un accident. La Loi est ainsi faite : on n'en connaît pas toujours tous les tenants et aboutissants, mais si nous faisons confiance à Celui qui l'édicte, dans une attitude filiale, en nous donnant

nous-mêmes, alors nous pouvons chanter la Loi de Dieu. C'est cette Loi qui est chantée dans les Psaumes : une Loi de liberté, le commandement de l'amour mutuel venu de l'Esprit.

Pour aller plus loin :

- Paul BEAUCHAMP. *Psaumes nuit et jour*. Paris : Seuil, 1980.
- Mgr Robert LE GALL. *La Saveur des Psaumes*. Paris : C.L.D., 2000.
- Jean-Marie AUWERS (coll.), *Psaumes de la Bible, psaumes d'aujourd'hui*, Paris, Cerf, 2011.

Robert LE GALL : moine bénédictin de l'Abbaye de Kergonan, licencié en théologie. Il a enseigné à l'abbaye la théologie de la liturgie et la théologie de la Révélation. Il a été élu Abbé de Kergonan en 1983, puis nommé évêque de Mende (Lozère) en 2001. Parmi ses publications : *Dictionnaire de la liturgie*. Chambray-lès-Tours : C.L.D., 1983 (réédition 1997). *Marie, joyau de la Trinité*. Paris : Mame, 1993. *Les Symboles catholiques*. Paris : Assouline, 1996 (réédition 1999). Il est archevêque de Toulouse depuis 2006.

Les Rois Mages : héros ou modèles ?

Pierre Debergé

Balthazar, Melchior et Gaspard sont les noms aux consonances fabuleuses des Rois Mages venus d'Orient qui rendent visite à l'enfant Jésus à sa naissance. C'est la fête de l'Épiphanie. Mais que sait-on précisément d'eux ? Que nous dit l'Évangile sur ces Rois Mages ? S'agit-il d'une légende dorée ou de la vérité ?

E.P. : Quels sont les textes qui nous parlent des Rois Mages ?

P. De. : Peu de textes évoquent les Mages. L'évangile de Matthieu est le seul à le faire, encore qu'il ne parle pas de « Rois Mages », mais de « Mages ». D'autres textes, plus tardifs, comme les évangiles apocryphes, écrits aux III^e, IV^e et V^e siècles de notre ère, sont plus riches en détails. Si les noms de Melchior, Balthazar et Gaspard apparaissent dans un manuscrit parisien du VI^e siècle, il faut savoir enfin que les chrétiens syriens et arméniens comptent une douzaine de Mages.

E.P. : L'évangile selon Matthieu parle de la visite de Mages. Qu'est-ce qu'un mage ? Un mage est-il un roi, un sorcier, un astrologue ?

P.De. : Il faut d'abord noter que Matthieu ne dit pas grand-chose sur les Mages. Même leur pays d'origine est laissé dans l'ombre, car il faut savoir qu'à l'époque où ces textes ont été rédigés, « l'Orient » désignait tout ce qui est au-delà du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Michel GOURGUES est dominicain, professeur d'exégèse au Collège universitaire d'Ottawa.

Table des matières

Croire en Dieu est-il d'une autre époque ?

Pierre Gardei

Comment le christianisme peut-il prétendre détenir la vérité ?

Georges Cottier

La Trinité est-elle une invention des théologiens ?

Gilles Emery

Qui est l'Esprit Saint dans l'évangile de Jean ?

Michel Gourgues

L'histoire du petit Jésus est-elle le plus beau conte de Noël ?

Georges Lauris

Peut-on penser Dieu après Darwin ?

Jacques Arnould

Adam et Ève : saga de l'humanité ?

Jean Prignaud

Existe-t-il une bonne traduction de la Bible ?

Jean-Marie Auwers

Quelle est la philosophie des livres de Sagesse ?

Maurice Gilbert

Les Psaumes sont-ils une prière chrétienne ?

Robert Le Gall

Les Rois Mages : héros ou modèles ?

Pierre Debergé

En quoi l'évangile de Jean est-il différent des trois autres ?

Michel Gourgues

Table des matières

Achévé d'imprimer en août 2012
Pour le compte des éditions ARTÈGE
par SARL Pulsio, 75 018 Paris